

KATEB YACINE
AU CARREFOUR DES CULTURES

Daniel Leuwers
Université de Tours

Quel livre étonnant, et arborescent, et coupant, que le *Polygone étoilé*¹ de Kateb Yacine! On en sort ébloui et abattu—sonné comme le boxeur qui a pris trop de coups, mais qui tient encore, se maintient. Les premières pages du livre diffusent leur humus - ou leur venin tout le temps de notre lecture.

"Ils étaient tombés dans un grand cri, les yeux fermés"². Et nous ouvrons nos yeux sur cette tragédie, ordinaire au vingtième siècle, où des hommes tombent non pas "dans un grand cri"³, mais plutôt sans un cri (à quoi servirait-il?). C'est à l'effacement du cri que nous fait assister Kateb Yacine, au passage insidieux sous le joug de bourreaux qu'il convient de neutraliser en ne leur révélant aucun émoi, en apprenant à "sourire dans les larmes" et à se cantonner "dans le cri éteint", tout au fond de la cage. Les hommes n'ont même pas le temps de s'évader, tous aspirés par "le même sépulcre, où ils dormiraient ensemble, sans entraves, sans tribu, dans le vertigineux espace d'une nuit sans lumière, au-delà des étoiles, avec pour tout bagage un manque absolu de mémoire"⁴.

Terrible destin de l'humanité rejetée —et jetée aux orties du racisme. Terrible destin des nomades, prisonniers d'avoir voulu rester trop libres, et condamnés, dès lors, comme leurs Ancêtres, à pousser "le même cri animal, inaudible, sans déclinaison, le cri d'amour, de patience, de nostalgie, de

¹ Editions du Seuil, 1994 - Collection "Points", n° R 662. Il s'agit de la réédition du texte original de 1966, et c'est à elle que nous référons sous le sigle *PE*.

² *PE*, 7

³ *PE*, 8

⁴ *PE*, 9

cruauté, le cri de l'aterrissage et du lait de femme soporifique et mortel"⁵.

Le Polygone étoilé est placé sous le signe de ce cri impossible, de ce cri rentré, de ce renforcement —et renforcement— en soi-même de la haine d'autrui. L'Algérien est un homme envahi, colonisé, bafoué. Il ne sait comment sortir de la prison qu'on lui a faite et où il s'enferme, tant les complicités négatives et les compromissions se font complexes autour de lui. Lui, soudain ennemi de lui-même... Mustapha, le condamné, est hissé dans un camion plein de Sénégalais chargés d'assurer l'ordre colonial. Mais ces "fils du soleil poussés à la discorde" échangent des regards furtifs qui en disent long sur leur empiètement réciproque. En fait, Kateb Yacine ne cessera de le clamer vers la fin de sa vie : il faudrait que les Nord-Africains dépassent "l'arabo-islamisme" qui leur masque l'Afrique et s'ouvrent à toute l'Afrique, ce qui serait un moyen pour eux de comprendre l'importance de l'Afrique du Sud et d'avoir "une plus grande solidarité avec les peuples africains pour faire tomber les barrières"⁶.

Au terme du *Polygone étoilé*, l'écrivain rêve à ce qu'il serait devenu s'il s'était cantonné à la langue de sa mère, s'il s'était contenté d'être un Kabyle sans ouverture sur le reste du monde : il serait certainement aujourd'hui un "barde local, heureux comme un poisson, dans un étang peut-être sombre, mais où tout lui sourit"⁷.

Heureusement — ou malheureusement—, l'écrivain a obéi au "destin torrentiel de ces truites qui finissent tôt ou tard dans l'aquarium ou dans la poêle". Il s'est soumis à un flux torrentiel qui l'a incité au combat, tel ce "boxeur" que Kateb Yacine n'a de cesse de comparer au poète.

Si *Le Polygone étoilé* a paru en 1966, Yacine en portait le sujet depuis longtemps. Dès 1958, l'écrivain confiait à Jacques Berque que la figure du "polygone pointant vers l'extérieur des angles offensifs"⁸ l'obsédait. En 1961, retrouvant Jacques Berque en compagnie de Jean Duvignaud, Kateb Yacine se faisait plus explicite, affirmant qu'il écrivait "dans une

⁵ PE, 10

⁶ *Le poète comme un boxeur. Entretiens 1958-1989*, Le Seuil, 1994, p. 173.

⁷ PE, 100

⁸ *Le poète comme un boxeur*, p. 175.

impasse", tel un condamné qui marche à la mort, dans "la plénitude inextricable du polygone, où le vide intérieur meurt comme un feu de camp"⁹. Mais de cette expérience du vide, on peut faire une alliée, en habitant alors "l'échafaud, sa tête sous le bras" — ce qui, aux yeux de Kateb Yacine, est "le sort du poète"—, du "soleil noir" de Nerval au labyrinthe arpenté par Kafka, du dédale de James Joyce à "l'espace du dedans" cher à Henri Michaux. L'artiste est alors "habité par un certain vertige étoilé, d'autant plus étoilé qu'on est parti du plus obscur de sa ruelle"¹⁰.

L'Algérien naît, de toute façon, sous une mauvaise étoile qui le contraint souvent à dormir à la belle étoile - la mal nommée.... Sorti de son village, il court vers la capitale, puis prend tous les risques pour gagner Marseille où il se perd à son tour, à la recherche d'un travail auquel il se donne complètement tout en perdant sa donne :

*"Ça fait rien
c'est un Algérien
qui travaille beaucoup
et qui mange rien"*¹¹.

Ce court et cruel poème qui ponctue la prose du *Polygone étoilé* fait bien rimer "Algérien" avec "rien", et son dur travail ne lui vaut presque qu'une corde autour de son beau cou.

Le roman de Kateb Yacine obéit à une structure éclatée - étoilée, comme on finit, à force de coups sur la tête, par voir trente-six étoiles ! Les lieux, les temps et les personnages se mêlent et s'emmêlent. Le destin de l'Algérien des années 1960 qui ne sait plus où exactement se fixer (entre l'exil en France ou la vie dans une Algérie traumatisée par les massacres de Sétif, les luttes intestines du F.L.N où s'empoignent des sous-Raspoutine et les pièges de la collaboration) peut se confondre avec le destin de la tribu des Fils de la Lune qui, déportée d'Egypte en Afrique du Nord au Xe siècle, alimentèrent la résistance aux invasions. Mais, pour Kateb Yacine, rien n'est

⁹ Ibid., p. 176

¹⁰ Ibid., p. 177

¹¹ PE, 59

manichéen. Tout est complexe au sein de civilisations qui, malgré elles, se métissent et, parfois même, s'épousent violemment —comme l'écrivain lui-même a épousé la langue française, comme Nedjma (rappel obsessionnel du grand roman de 1956) est la fille illégitime d'un Algérien et d'une Française "disparue sans laisser de trace". Le désir fou que suscite Nedjma, de la part de Marc, le pied-noir, ou des jeunes Algériens ou de son propre père saisi de fièvre incestueuse, est bien à l'image de l'identité algérienne qui se cherche et qui ne se trouve que dans le rapport conflictuel avec l'autre que chacun a déjà incorporé à soi, au point que tuer, c'est se tuer soi-même, c'est être son propre bourreau. Telle fut Nedjma, "victime incomprise" qui "soupirait après les sacrificateurs qu'en sa candeur elle avait retenus prisonnière de ses sourires"¹². Ironie du sort: ces sacrificateurs innocents "ne songeaient qu'à se battre pour elle, qui reçut la plupart des coups". Les coups "pour" se transforment en coups "contre", et le combat se dévoie ainsi, s'automutile. Le poète a, dès lors, "comme un boxeur", le devoir de ramener le combat à des règles claires, à montrer le sens de la lutte, même si celle-ci semble vouée à une impasse —la désignation de cette impasse étant précisément le moyen de révéler en filigrane la règle du jeu au sein du plus grand dérèglement. Voir clair dans le chaos, c'est ce à quoi aspirent les poèmes qui viennent périodiquement ponctuer la prose du *Polygone étoilé*— cette polyphonie qui aspire à la multiplicité des perspectives, à la diversité des plans chronologiques et spatiaux pour atteindre, dans une simultanée éblouissante, la disparité la plus éclatante. Mais à la composition plurivocale du discours où cinq voix alternent et s'entrecoupent, se superpose l'écriture verticale (jusque dans sa disposition étagée) des poèmes. Ceux-ci s'assimilent parfois au discours narratif, mais en décollent toujours pour trouver la faille unitaire, voire unificatrice.

La poésie est le lieu où l'homme est à même de récapituler — et de retrouver

*"Sous les rafales
Remémorées
La mélodie"*

¹² PE, 160

*Bizarrement
Familière et blessante*"¹³

La musique dévolue à l'Algérien, c'est la rafale qui troue toutes les mémoires. "Vulnérables", "angoissés", "silencieux", "déjà condamnés", les Algériens se raidissent, mais "en proie à la cruauté fractionnelle"¹⁴. Usant de formules fractionnées, le poète se présente comme déchiqueté. Les fragments aspirent à l'unité du chant, voire à une mélodie familière, mais "la déchirure" l'emporte, entassement de la horde sur un plancher d'exil, épopée maritime en déroute que Yacine conclut en ces deux lignes

"- Où on va ? *Vers des issues sempiternelles*
- Par ici *Manoeuvrés comme par des cordes*"¹⁵.

A la question — réponse figurant sur la gauche, se substitue la voix lucide qui désigne à la fois l'espoir et la manipulation, voire même la corde du pendu. La France tue l'Algérie, mais l'Algérien qui embarque pour Marseille se condamne lui-même — piège sempiternel du grand voyage, car "toujours elle s'éternise, la rupture des amarres". Les poèmes de Kateb Yacine n'ont rien du bateau ivre rimbaldien. On n'y largue jamais les amarres. On s'excuse même de monter sur le bateau du non-espoir :

"- *Excusez-nous
on s'en va
on est des étrangers
Rien à faire
On aime
Les aventures
Mais le coeur n'y est pas*"¹⁶

Non, le coeur n'y est pas, pour cette "civilisation exportée à bas prix, comme une denrée pourrie tout juste bonne pour les pauvres"¹⁷.

¹³ PE, 35

¹⁴ PE, 34

¹⁵ PE, 36

¹⁶ PE, 94

¹⁷ PE, 142

Quant à ceux qui restent en Algérie, ils ne savent plus "comment distinguer l'ennemi, puisqu'il est dehors et dedans, partout et nulle part", comme les hommes qui se déchirent autour de Nedjma, ennemis à eux-mêmes et incités à écrire "le même poème", "devant le même séjour désenchanté

Avec des ouf
Bon
Ah
Eh oui
C'est la vie
Hein
Hum
Oh
Ouf
*C'est comme ça*¹⁸

Car la "fringale" sexuelle des hommes pour Nedjma recèle une secrète blessure que Nedjma n'a de cesse d'identifier :

*"Pouvait-elle ignorer comment se perdent les torrents
Chassés des sources de l'enfance
Prisonniers de leur dangereuse surabondante origine
Sans amours ni travaux?"*¹⁹.

Les amants, les amoureux de Nedjma voient leurs forces brisées à la source; ce sont des êtres "éclatés comme des bombes, brûlés l'un contre l'autre, refroidis dans la cendre du bûcher natal, sans flamme ni chaleur, expatriés"²⁰.

Kateb Yacine écrit le poème de l'expatriation —de la mise en marge ou de la mise en terre —, de l'extermination de la tribu. Si, à de certains moments, le romancier sent venir "comme un appel irrésistible des profondeurs, un grand cri d'outre-tombe"²¹, il veut y voir "mieux qu'une révolution préparée à l'avance, venue de haut", à laquelle il substitue volontiers "une pure création du peuple inculte et délaissé, des militants exclus ou ne comptant pour rien dans la voie hiérarchique, en marge des partis, des chefs et des gardiens

¹⁸ PE, 146

¹⁹ PE, 150

²⁰ Ibid.

²¹ PE, 141

de la doctrine, comme un rêve d'enfant, péremptoire, incommunicable, ni parole ni acte, plongeant dans l'inconnu de la matière active qui prend forme avec lui, pour lui, et pour lui seul, fiction réalisée²².

C'est la fiction qui est créatrice et révolutionnaire — tandis que le poème est porteur d'inconnu. A la fiction réalisée, il répond par le désir demeuré désir. Le tout dernier — et très long — poème du *Polygone étoilé* condense parfaitement le contenu du livre: on y sent crépiter le feu des exécutions sommaires, et se répandre lourdement le silence affligé des veuves, la peine irréparable des fils. Le poème terminal de Kateb Yacine est un chant des morts en même temps qu'une stèle dressée à la mémoire du père. La raison s'assombrit devant de tels traumatismes, et l'image du corps mutilé revient obsessionnellement (la tête tranchée ?) tandis qu'il faut dissimuler sa détresse.

*(“Ni mort ni meurtrier
Je dissimule nos pertes
A la joie ennemie”²³),*

s'efforcer de communier avec le mort dans un nouvel essor, et ne “plus fermer l'oeil dans la sarabande étoilée”²⁴ — moyen peut-être le plus efficace “pour reconstituer le polygone primitif, ce pays aux dimensions d'inégalité fondamentale”²⁵. Et voici que soudain Kateb Yacine renonce au poème sépulcral, au repos illusoire de la tombe, et qu'au travail du deuil il substitue le travail érosif des morts eux-mêmes — des morts qui n'acceptent plus d'être enterrés une fois pour toutes:

*“N'enterrez pas l'ancêtre
Sauvagement abattu
Il ne renonce pas à la lumière
Ce processeur des renversements amers de l'iris
La trace de son massacre”²⁶.*

²² Ibid.

²³ PE, 172

²⁴ PE, 173

²⁵ PE, 33

²⁶ PE, 174

Les morts dorment simplement pour un réveil massif,

*“Et fusillés
Les hommes s'arrachent à la terre
Et fusillés
Ils tirent la terre à eux comme une couverture
Et bientôt les vivants n'auront plus où dormir”*²⁷.

Oui, la terre appartient à ceux qu'elle recouvre,

*“Le sang
Reprend racine
Oui
Nous avons tout oublié
Mais notre terre
En enfance tombée
Sa vieille ardeur se rallume”*²⁸.

On songe ici à la célèbre formule de Baudelaire (“La poésie, c'est l'enfance retrouvée à volonté”) et l'on perçoit que la mort devient ressourcement et se pare de l'essentielle vertu d'enfance qui la mène au poème —et à l'ultime question du poème :

<<-*Veux-tu que je t'enseigne la grammaire ou la poésie ?
- La poésie.
- Ou les deux à la fois ?
- Oui, les deux à la fois”*²⁹.

Six pages en prose viennent ensuite clore le *Polygone étoilé*, qui éclairent rétrospectivement ce singulier questionnement. Kateb Yacine ne s'exprime pas à travers les protagonistes de son roman, il entend désormais se livrer à l'aveu autobiographique. Et il ressort que c'est sa mère qui lui infusa le don de poésie: “Autant que je m'en souviene, les premières harmonies des muses coulaient pour moi naturellement, de source maternelle”³⁰.

²⁷ PE, 175

²⁸ Ibid.

²⁹ PE, 175 - 176

³⁰ PE, 179

Quant à son père, magistrat respecté, il est celui qui fourra le jeune Kateb, âgé de sept ans dans la "gueule du loup", c'est-à-dire à l'école française avec l'espoir qu'une fois passé maître dans l'usage de cette langue, il reviendrait à son point de départ. C'est finalement ce qu'accomplit l'auteur du *Polygone étoilé*, mais dans la langue française, dans la langue de l'ennemi dont il a assimilé et intériorisé la grammaire — ce qui lui laisse l'impression d'avoir "perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables— et pourtant aliénés!"³¹.

La poésie cristallise la fougue régénératrice à laquelle Kateb Yacine puise, mais qui l'épuise dans la mesure où elle s'exprime dans une langue qui est la sienne et n'est pas la sienne, qu'il possède mais qui le dépossède — "cruauté fractionnelle". De ce déchirement, l'écrivain sait se faire un allié, car il met en lumière, de l'intérieur, les luttes intestines où les hommes s'enferment (des "spahis" vendus à la France et par elle oubliés, aux sous-Raspoutine du F.L.N., et jusqu'au virus guerrier né de la guerre d'Algérie et perpétué après elle). La langue française peut dire avec une certaine distance ce que la langue sacrée n'aurait peut-être pu exprimer que sur le mode de la plainte généralisée. *Le Polygone étoilé* particularise, présente une multiplicité de points de vue et pointe ainsi "vers l'extérieur des angles offensifs".

Il est un hymne magnifique à la Terre-Mère (une mère qui tient davantage de Nedjma-la-multiple que de la femme recluse des images d'Epinal), — Terre-mère gorgée du sang des pères massacrés, et qu'un fils prodigue réhabilite parce qu'il sait en traduire l'extrême complexité dans une langue qui demanderait, à son tour, à être traduite...

Et Kateb Yacine fonde finalement la littérature algérienne moderne en s'appuyant sur un des modèles de la modernité européenne : le mélange des genres, les variations du discours et surtout cette aimantation conflictuelle entre le poème et la prose jusqu'à leur indistinction dans le grand tuf scriptural qui les emporte — grammaire étoilée d'un vertige coupant.

³¹ PE, 182

